

Anthropologie et Sociétés



Alan Gregor COBLEY, The Rules of the Game. Struggles in Black Recreation and Social Welfare Policy in South Africa. Wesport, Greenwood Press, coll., Contributions in Afro-American and African Studies, 1997, 182 p., bibliogr. index.

Pierre BEAUDET, Maintenant que nous sommes libres. Entretiens sur l'Afrique du Sud post-apartheid. Montréal, L'Harmattan, 1996, 144 p., bibliogr.

Jean Copans

Afrique revisitée

Volume 22, numéro 1, 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015530ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015530ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Copans, J. (1998). Compte rendu de [Alan Gregor COBLEY, *The Rules of the Game. Struggles in Black Recreation and Social Welfare Policy in South Africa*. Wesport, Greenwood Press, coll., *Contributions in Afro-American and African Studies*, 1997, 182 p., bibliogr. index. / Pierre BEAUDET, *Maintenant que nous sommes libres. Entretiens sur l'Afrique du Sud post-apartheid*. Montréal, L'Harmattan, 1996, 144 p., bibliogr.] *Anthropologie et Sociétés*, 22 (1), 200-202. <https://doi.org/10.7202/015530ar>

Alan Gregor COBLEY, *The Rules of the Game. Struggles in Black Recreation and Social Welfare Policy in South Africa*. Westport, Greenwood Press, coll. Contributions in Afro-American and African Studies, 1997, 182 p., bibliogr, index.

Pierre BEAUDET, *Maintenant que nous sommes libres. Entretiens sur l'Afrique du Sud post-apartheid*. Montréal, L'Harmattan, 1996, 144 p., bibliogr.

Aucun de ces deux livres ne relève de l'anthropologie et aucun des auteurs n'est sud-africain. Mais le premier ouvrage soulève la question de la nature de l'historiographie sud-africaine et de son évolution méthodologique et théorique après 1994 (date des élections marquant politiquement la fin de l'apartheid). Cette interrogation concerne d'ailleurs les sciences sociales, dont l'anthropologie, puisqu'elle porte sur le choix des objets d'étude et sur la nécessaire révolution des paradigmes explicatifs. Le second ouvrage est un recueil d'entretiens récents de personnalités de la société civile sud-africaine qui font le point après avril 1994. De fait, l'ouvrage prend le sens d'un essai. Là encore, l'actualité du changement dessine en filigrane un programme pour une redynamisation de l'anthropologie sud-africaine (et même sud-africaniste)¹.

The Rules of the Game comporte une introduction qui fait le point sur les évolutions historiographiques actuelles en tenant compte de la décolonisation et du postmodernisme. Les cinq chapitres reprennent d'anciens articles sur l'histoire sociale des « loisirs » et des problèmes domestiques, thèmes qui font l'objet de recherches approfondies depuis quelques années. La période concernée va jusqu'en 1948, c'est-à-dire jusqu'à l'instauration de l'apartheid. Cobley nous montre que dans l'entre-deux guerres une certaine autonomie sociale et culturelle était en train de se construire au sein de la population de couleur. L'auteur insiste sur le rôle des libéraux blancs (laïques et religieux) dans ce processus. Néanmoins l'apartheid va « dogmatiser », conforter et stabiliser la ségrégation (présente de plus en plus fortement depuis le début du siècle). Cobley expose avec une grande clarté les lieux où l'État va instaurer son contrôle, son refus puis sa répression de l'autonomie noire naissante.

Y a-t-il un espace disponible pour l'exercice sportif ? La pratique sportive qui a d'abord porté sur le cricket avec l'apparition de champions « de couleur » va faire l'objet d'une relégation malgré ses fonctions bien connues de « défoulement social ». Il en sera de même pour des pratiques culturelles plus sophistiquées comme la lecture et l'accès aux bibliothèques publiques qui posent la question de bibliothèques propres aux ressources peu fournies. L'historien se penche ensuite sur la situation des femmes noires et de leur accès à la domesticité des familles blanches. Il expose la place des organisations féminines et la nature des ambitions prolétariennes et petites-bourgeoises. Le quatrième chapitre est consacré à l'alcool (« Kill the week-end ») et à la tempérance. Il décrit le passage à l'initiative publique dans ce domaine (les *beerhalls*, lieux de saoulerie organisée dans les *townships*) et le développement des associations de tempérance considérées comme des instruments de la moralité publique et des antécédents du nationalisme de la petite-bourgeoisie noire. Le dernier texte porte sur le travail social et met en lumière la pluricontextualité des interventions : les églises, les associations philanthropiques, l'État. La crise des débouchés (là encore un refus d'instaurer des relais de contrôle indigène) pousse les noirs diplômés vers le mili-

1. Voir Brown *et al.* (1991) et R. J. Gordon et A. D. Spiegel (1993).

tantisme politique. Ce chapitre et celui qui porte sur la lecture publique exposent avec précision comment l'État sud-africain, bien avant 1948, a refusé de coopter l'élite noire et de couleur et donc de pratiquer une espèce de gouvernement indirect puis de décolonisation interne avant la lettre. Le passage à l'apartheid confirmera ce choix politique et « racial » au prix paradoxal d'un coût exorbitant qui sapera les fondements mêmes de l'apartheid.

Bien qu'il s'agisse de « vignettes » « thématiques » plus que d'une démonstration d'ensemble, le lecteur saisit la dynamique de la ségrégation. Malheureusement Cogley a eu très peu recours à l'histoire orale, au contraire de ses collègues sud-africains du History Workshop de l'Université du Witwatersrand et il n'a pas mené lui-même d'enquête de ce genre². Il met bien en lumière la volonté politique des « classes dominantes », mais il raisonne de manière un peu schématique : en un sens, il se réfère plus à l'historiographie marxisante des années 1970 qu'à l'histoire sociale qui lui a succédé. Pourtant, le rapport direct au terrain est au cœur de la recherche sud-africaine d'aujourd'hui : le grand historien Charles Van Onselen vient d'ailleurs de publier une œuvre majeure dans ce domaine (1996), même si sa trop grande spécificité soulève des objections³. Il s'agit, à l'exemple des sciences sociales indiennes, de subalterniser l'histoire postcoloniale et de retrouver les discours « naturels » des dominés sans les inférer du point de vue des dominants à leur égard. Comme le signale Greenstein (1994a et b) cela passe par une « africanisation » de la corporation des chercheurs⁴. Ainsi Cogley pose d'excellentes questions mais sa méthode n'est peut-être pas le meilleur exemple à suivre.

La qualité des analyses de Beudet est bien connue des lecteurs du *Monde diplomatique*, mais *Maintenant que nous sommes libres* relève d'un genre hybride dont je ne suis pas sûr qu'il soit parfaitement honnête. Qui parle : les interviewés ou Beudet par sud-africains interposés ? Cela dit, nous avons là un rapide état des lieux au second degré (après une introduction factuelle et informative). L'ouvrage met en lumière la dispersion et l'incertitude de la pensée militante et radicale après les élections de 1994. La plupart de ces acteurs font maintenant partie de l'appareil institutionnel (qu'il soit local, régional ou national, technique, administratif ou politique) et laissent voir une certaine déception. Évidemment aujourd'hui deux ans après l'enregistrement de ces entretiens, il est difficile d'extrapoler ces positions.

Ces entretiens sont regroupés en deux parties : résistances (6 chapitres) et reconstructions (3 chapitres). De nombreux thèmes sont abordés avec un responsable du Parti communiste, d'un syndicat, des *civics*, des femmes et avec différents chercheurs ou organisateurs de la société civile. Il y a plus de Blancs que de « gens de couleur », mais c'était inévitable si l'on s'adresse à ce genre de responsables. Les questions de fond sont nombreuses : les rapports entre juridisation de l'espace politique et représentation politique de ce même espace ; la nature des statistiques sociales ; la structure de la classe laborieuse ; l'hétérogénéité des *townships* ; les femmes ; la terre. On peut évidemment s'interroger sur la tendance, toujours inquiétante, à sous-estimer les problèmes ruraux et surtout sur le réflexe qui les regroupe avec ceux des « dépossédés »⁵. Plusieurs auteurs du

2. Voir page 141 par exemple : pourquoi n'a-t-il pas cherché à enregistrer lui-même ces données dont il regrette l'absence ? Voir sur ce point Bozzoli et Nkotshe (1991). Pour le History Workshop, se reporter à Bozzoli (1992).

3. Voir le compte rendu de Colin Bundy (1997).

4. Les études subalternes sont l'étude des catégories sociales inférieures et dépendantes de la société indienne. C'est une histoire sociale qui a voulu révolutionner la conception traditionnelle fondée sur les catégories laborieuses salariées et reconnues.

5. Voir le chapitre 5 « Quand le quart-monde s'éveille. Entretien avec Josette Cole » (p. 81-93).

livre (D. Keet, M. Morris) proposent des analyses globales qui évoquent les évolutions sectorielles de l'économie et de la société. Le sociologue Morris décrit la société à 50 % qui va fabriquer un nouveau mode d'exclusion et d'inclusion. Selon lui, la gauche conçoit encore la lutte comme une lutte globale contre l'État, alors qu'il s'agit de transformer les institutions de celui-ci pour qu'elles répondent aux nouvelles demandes sociales (p. 131). L'ensemble contradictoire de ces réflexions permet de se faire une idée sommaire de la transition sud-africaine et des informations empiriques ou théoriques que requiert une réflexion confrontée à une situation totalement inédite.

Cobley nous a montré qu'il y avait une relecture de l'histoire et de l'historiographie à mener. Beaudet, sans le vouloir, nous confirme qu'il doit en être de même pour les sciences sociales comme la sociologie, l'anthropologie et même la linguistique. Certes, ces disciplines ne constituent pas les fondements intellectuels du pouvoir ou de l'opposition politique (le silence sur la question des langues nationales est tout de même significatif), mais en devenant de nouveaux instruments du pouvoir, elles peuvent néanmoins être appelées à dire le nouvel ordre des choses. Ce dernier n'a évidemment rien à voir avec le précédent, mais au niveau modeste où nous nous situons, il serait temps que les Blancs arrêtent de parler toujours et encore pour les autres. L'anthropologie doit pouvoir aider à poser, et pourquoi pas à résoudre, ce problème de la modernité sud-africaine. Comment construire une *seule* société à partir d'un découpage culturel et sociopolitique encore bien prégnant ?

Références

- BOZZOLI B., 1992, « Les intellectuels et leurs publics face à l'histoire. L'expérience du "History Workshop" (1978-1988) », *Politique Africaine*, 46 : 15-30.
- BOZZOLI B. et M. NKOTSOE, 1991, *Women of Phokeng, Consciousness, Life Strategy, and Migrancy in South Africa, 1900-1983*. Johannesburg, Ravan.
- BROWN J., P. MANNING, K. SHAPIRO, J. WIENER, B. BOZZOLI et P. DELIUS, 1991, *History from South Africa. Alternative Visions and Practices*. Philadelphia, Temple University Press.
- BUNDY C., 1997, « Comparatively Speaking : Kes Maine and South African Agrarian History », *Journal of Southern African Studies*, 23, 2 : 363-370.
- GORDON R. J. et A. D. SPIEGEL, 1993, « Southern Africa Revisited », *Annual Review of Anthropology*, 22 : 83-105.
- GREENSTEIN R., 1994a, « The Study of South African Society : Towards a New Agenda for Comparative Historical Inquiry », *Journal of Southern African Studies*, 20, 4 : 641-661.
- , 1994b, « The Future of South African Past », *Journal of Southern African Studies*, 22, 2 : 325-331.
- VAN ONSELEN C., 1996, *The Seed is Mine. The Life of Kas Maine. A South African Sharecropper 1894-1985*. Le Cap, David Philip.

Jean Copans
 Faculté de philosophie, sciences humaines et sociales
 Université de Picardie Jules Verne
 Chemin du Thil
 80025 Amiens Cedex 1
 France
